

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 16

Artikel: Le choix
Autor: Gaillard, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225782>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin avril.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques Postaux II. 1160.



IENA DE PARAPIODZE

PO fére dâi prîdzo à profit ein avâi min quemet lo ministre de Presbytère, ein lèvé dâo Gros-de-Vaud. Savâi tant bin dere que, ein saillisseint dâo motî, lè dzein sè peinsâvant ein leu-mîmo, tsacon po son compto:

— L'è por mè que l'a dèzèsâ. Clli monsu ein roulière que l'a de dâi dzanlye à n'on Jui po sa modze, l'è bo et bin mè.

— Ao bin :

— Cllia damuzalla que s'è atsetâie on carcau bregolâ po verî la tita âi valet, que lo ministre no z'a de, l'è mè.

Et dinse lè z'autro.

Lâi avâi à la tiura, onna pucheinta lâie (*corridor*) iô lo ministre et sa fenna betâvant lè parapiodze et, quand pliovéssâi, lè dzein que vegnant pouâvant assebin betâ lè lâo.

Mâ, l'ètai arrevâ bin dâi iâdzo que quand lo ministre voliève repreindre son parapiodze nâovo, ein trovâve rein qu'on vilhio tot dégoursi, avoué onna baleina que manquâve, la matâire pllinna de pertz, lo corbin bresî, lo bet trossâ et lo resto.

Mîmameint, dâi coup, ein trovâve min.

L'ètai lè dzein — clliâo que l'ètant vegnâi po fére onna coumechon, po on einterrâ, mîmameint po on petit seco — l'ètai dan clliâo dzein que s'ètant *trompâ* de parapiodze. Câ lo ministre ètai tant bon, tant valet dâo bon Dieu, que pouâve pas peinsâ que l'aussant fé par espèrè.

Le ratsetâve dan on autro de clliâo robinson, mâ l'ètai via asse rîdo que lè z'autro.

Et la lâie l'ètai quemet on èpetau de parapiodze.

On dzo, lo parapiodze nâovo l'a ètà lavi onn' hâora aprî po cein que lâi avâi zu bin dâi dzein la vèprâ.

Lo ministre l'a peinsâ que cllî que s'ètai *trompâ* ètai d'â pllieindre, mâ sa fenna lâi a de: — Te sâ! avoué ton *trompâ*! faut pas ître trâo tatidjan tot parâi et tatadzenelhie. Porque lè dzein sè *trompant-te* adî à lâo profit et jamé âo noutrè? T'a rein qu'à lâo dere âo prîdzo que sant dâi larro et pu l'è tot. Dein ti lè casse, tè ratsîto min de parapiodze. L'ant asse bon moian que tè. Voudrî bin vère que te lâo dièsse rein.

Et la ministrâ l'avâi onna manâire avoué lè man que cein voliève dere:

— Crédouable! Tonneau!

Lo ministre n'avâi rein à fére qu'à bastâ et à ruminâ quemet faillâi dere.

Et la demeindze d'aprî, lâo z'a fé on tant biau prîdzo su ti clliâo que s'ètant zu *trompâ* et que s'ètant zu *repeintu*: du Jacot, que s'ètai fé passâ po son frère et qu'èin avâi zu dèlâo; tant qu'âo râi Davî que s'ètai *trompâ* de fenna, mâ que l'avâi fé on bî chaumo à la plliece.

Po fini, lâo dit:

— Ein a assebin, permi vo, ion que s'è *trompâ* de parapiodze pè la tiura. Stisse prâo su que n'è pas prâo suti po fére on chaumo po sè *repeintre*, mâ se vâo, outre la nê mette lo parapiodze que s'è *trompâ* contre la dzenelhière de la tiura, ein catson, tot lâi sarâi perdouâ.

Ah! quin biau prîdzo, à fére segottâ!

Lo leindèman matin, quand lo ministre l'è zu guegnî, l'a trovâ treinte-dou parapiodze pè vè la dzenelhière.

Marc à Louis.

L'HOSPITALITÉ VAUDOISE

ON attribue souvent aux Vaudois une certaine dose de présomption, en prétendant qu'ils disent un peu trop souvent: « Il n'y en a point comme nous! » S'ils étaient tous comme ceux que j'ai appris à connaître et à apprécier, au hasard d'une rencontre, les Vaudois auraient bien raison de se proclamer un peuple unique dans son genre.

Connaissez-vous Chevroux, gentil petit village situé au bord du lac de Neuchâtel, proche de Grandcour? Environ 400 habitants s'occupent d'agriculture et de la pêche. Pour les archéologues, traces de stations lacustres. C'est aussi la commune des « Bonny » qui sont tellement nombreux qu'ils doivent se numéroter ou adopter un sobriquet, afin d'éviter des confusions, en cas d'héritage, par exemple.

Un de mes amis m'avait invité pour une partie d'auto, un de ces dimanches derniers. Il avait un mot à dire, en passant, à un ami, mais il avait eu soin de ne pas prévenir ce dernier, afin de ne pas « causer de dérangements », selon la locution familière de chez nous. Précaution inutile, comme vous allez voir.

— Bonjour, Madame! Le patron est-il à la maison?

— Eh bien, non. Il est justement en train de faire un yass à la pinte, histoire de passer le temps, par cette journée brumeuse. Allez lui dire bonjour. Ça lui fera plaisir. Pendant ce temps, vos dames entreront bien un instant, prendre une tasse de café. Vous prendrez un verre avec mon mari, pour que j'aie le temps de préparer « la moindre des choses ».

Nous étions loin de nous douter de ce que cette « moindre des choses » allait représenter. Mon estomac, encore reconnaissant aujourd'hui, va me rappeler le menu plus que copieux que la maîtresse de céans, aidée par ses trois filles, avait trouvé le temps de préparer à notre intention.

Dans la vaste cuisine à deux grandes fenêtres, une longue table, couverte d'une nappe immaculée, mais dont la vue seule ne sentait guère la crise dont on parle à tort et à travers. Premièrement, une de ces belles miches, de quatre livres, de ce délicieux pain de campagne, à la mie tendre et savoureuse et qui est fait à la maison même. Puis, répartis sur toute la longueur de cette imposante table de famille, des plats appétissants de rondelles de saucisson, de la saucisse

au foie et aux choux, comme il se doit en ce bon pays de Vaud, de la saucisse à griller, pour ceux qui aiment la manger froide. A chaque bout de la table, du fromage qui faisait loucher les connaisseurs. Le tout arrosé par un délicieux café au lait non écremé ni centrifugé, je vous prie de le croire. Je n'ai garde d'oublier le dessert, venu pour couronner ces « quatre heures » plantureux, dessert qui fera venir l'eau à la bouche aux lectrices du *Conteur*: des meringues, je ne vous dis que ça!

Et voilà comment nous avons été reçus, nous, des inconnus — mon ami excepté — dans cette brave et belle famille de Chevroux, et cela avec une cordialité, une simplicité que nous avons appréciée autant que le menu.

Si j'ai fait mention de la « crise », en passant, dans ce récit authentique, ce n'est pas l'intention de faire croire qu'elle n'existe pas, actuellement, dans nos campagnes. Elle y existe aussi, mais ses effets ne sont pas aussi sensibles que dans les villes et centres industriels, où tout produit alimentaire doit être acheté et payé comptant. A la campagne, où la vie est simple, comme aussi les ressources, le plus misérable trouve toujours à manger, chichement peut-être, mais il vit.

Et si l'on trouve encore des familles de campagnards dans une aisance relative, c'est que tous, dans ces foyers, ont travaillé dur, du grand-père jusqu'aux garçons, jusqu'aux filles, depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil, avec une abnégation totale, pour que la maisonnée progresse. Chacun y collabore dans la mesure de ses moyens, de ses forces, sous la direction du maître et surtout de la maîtresse qui doit tout prévoir, penser à tout, pour que tout aille bien et que chacun se sente heureux, dans cette vie laborieuse et digne. Dans de tels foyers, la crise ne se fait pas trop sentir. C'est du moins l'impression que nous avons eue, en quittant ces braves gens dont la modestie m'empêche de les nommer, à mon regret.

F. W.

Chez le dentiste. — C'est étrange. Vous dites que cette dent n'a jamais été soignée auparavant et je ramène de petits fragments d'or sur ma fraise.

— Je crois, docteur, que vous m'avez traversé la bouche jusqu'au bouton de derrière de mon col.

Les amis de nos amis sont nos amis! — Nous vous attendons, vous et votre mari demain, pour dîner à la maison.

— Impossible, nous devons aller voir « Faust ».

— Amenez-le donc avec vous!

LE CHOIX

JE me sens vieillir, je ne pourrai bientôt plus suffire à la tâche, dit Madame Pérorot à son fils César. Il faudra engager une domestique ou, ce qui vaudrait mieux, te marier.

Langage nouveau dans la bouche de cette maîtresse femme, qui avait porté les culottes du temps de son mari et qui, depuis avait gardé le sceptre du commandement, si bien que son fils, son unique, à trente-deux ans, lui était soumis comme un écolier à son maître et se reposait sur elle de toute décision de quelque importance.

— On verra ça, répondit laconiquement César, qui n'avait rien d'un César, mais était le plus Vaudois des Vaudois. Réfléchissant longuement et parlant peu, il ne manquait ni de

bon sens ni d'humour. Quand sa langue se dégelait, il lui arrivait de lancer quelques pointes avec un air de pince-sans-rire et une lueur de malice dans les yeux. Son caractère mollesse autant que sa tendresse filiale avait prolongé sa minorité et, comme il ne voyait point de femme à la hauteur de sa mère, il se complaisait dans le célibat. Il est bon d'ajouter qu'une déception amoureuse de la vingtième année avait refroidi son zèle matrimonial. Il ne renonçait pas aux joies du mariage, il ne désespérait pas de rencontrer une jeunesse disposée à unir son sort au sien ; il se répétait seulement : « J'ai bien le temps ». Et il continuait bravement son labeur de vigneron, avec l'aide de Camille, vieux grognard au service de la maison depuis vingt ans et qui ne boudait pas à l'ouvrage.

La réflexion de sa mère tira César de sa quiétude habituelle. Elle a raison, pensa-t-il ; une servante ou une belle-fille. Elle a besoin de repos, et même voudra-t-elle se reposer. Je crois qu'il est aussi difficile de trouver une bonne servante qu'une bonne femme... Une servante, c'est du provisoire, ça vous cause souvent des ennuis, ça vous rend son tablier pour la moindre observation, tandis que... oui, c'est gentil, c'est affectueux, c'est aux petits soins... N'attendons pas d'avoir des cheveux blancs.

L'idée d'avoir une compagne dévouée lui sourit et le célibat perdit de son charme ; il eut même hâte d'en sortir et trouva ingénieux de procéder par un appel au bonheur en faisant insérer dans la *Feuille d'avis* l'annonce suivante :

o
 o JEUNE VIGNERON o
 o dans la trentaine, situation aisée, o
 o désire faire la connaissance de o
 o jeune fille affectueuse, en vue de o
 o mariage. Ecrire avec envoi de photo- o
 o graphie, sous C 496 P, poste res- o
 o tante L. — Discrétion absolue. o
 o

Il lisait chaque jour des annonces semblables, il paraissait donc bien que le moyen était bon. Il voulait du choix, il en eut. Une dizaine de réponses lui parvinrent, toutes plus promettantes les unes que les autres, trois s'excusant de n'avoir pas de photographie à disposition : des lettres fort bien tournées, des termes choisis, délicats, même solennels, des dévouements offerts, des cœurs avides de tendresse. César en fut impressionné et tout réjoui, quoique embarrassé. Se prononcer nettement n'est pas son fort ; le cas est trop sérieux, trop gros de conséquences, pour agir à la légère et avec trop de précipitation. Les photos sont souvent mensongères, les belles paroles trompeuses.

Il lut, relut, pesa les pensées émises et scruta les physionomies plus ou moins sibyllines. Il s'accorda huit jours de réflexion et d'examen et finit par retenir trois candidates, celles aux missives les moins parfumées, dont deux, les plus modestes, les plus simples, sans photo. Et comme il n'est pas plus fort en style qu'en orthographe, il ne répondit que deux mots pour fixer une rencontre. On s'entend plus vite en paroles, pensa-t-il, et puis il y a les yeux, la voix, l'attitude, des perceptions mystérieuses ; on entre plus facilement dans le vrai, le concret, le solide. Et puis, j'ai du flair, je vois clair, j'entends juste ; je ne m'en laisse pas conter. Je saurai distinguer celle qui fera mon bonheur et que je suis prêt à aimer de tout mon cœur. Voyons d'abord celle au profil de médaille.

Rasé de frais, vêtu de son dernier complet, porté par un petit air conquérant, César prit de l'avance pour être le premier au rendez-vous et voir venir. On était en mars ; un petit air aigrelet vous fouettait le visage ; le ciel se repentait de ses dernières giboulées de neige granuleuse en se débarbouillant lentement et en présentant un azur lavé de frais, au sourire incertain.

Ralentissant le pas et prenant l'allure d'un promeneur, mains dans les poches de son pardessus, nez au vent et œil aux aguets, César approcha du but ; il franchit le dernier détour qui

l'en séparait et, drôlement remué, subitement inquiet, il fut sur le point de rebrousser chemin et de caponner au dernier moment : Comment aborder ? Que dire ? que faire ?... se renier ? passer outre ? Il n'avait pas prévu les difficultés de la démarche et s'était fié à l'inspiration. Trop tard pour reculer : il a été devancé.

Dans ce quartier excentrique et peu fréquenté, il vit venir Mlle S., allure martiale, regard interrogatif ; une perche, un mât, sans hanches ni poitrine ! Et lui qui est trapu, râblé, juste assez grand pour être pioupiou ! Elle le dépasse de la tête ; il faudrait qu'il monte sur un tabouret pour l'embrasser. Il aurait l'air d'être son petit page, dont l'épaule est à la hauteur de son coude. Et puis, elle est montée en graine et n'est pas loin de coiffer *ste Catherine*. Certes, la figure est agréable, un peu sévère, mais les lèvres minces paraissent inflexibles, la supérieure est piquée de poils raides, et le regard manque de modestie : le profil de médaille n'était guère révélateur.

Ils s'abordèrent, lui plus gêné qu'elle, décidé à rester dans l'expectative et à abrégier autant que possible l'entrevue.

— Je vous remercie d'être venue, mademoiselle.

— Oh ! monsieur, je ne pouvais pas ne pas répondre à votre appel. J'ai obéi à ma voix intérieure.

La voix est dure et paraît détonner dans les moelleuses inflexions. Sa voix intérieure ! serait-elle mystique, illuminée ?

César poursuivait péniblement, les mots ne voulant pas accourir :

— Aimez-vous la terre ?

— J'adore la nature comme étant l'œuvre de Dieu ; j'admire les travailleurs du sol et j'aime à cultiver mon jardin.

— Naturellement, la tenue d'un ménage ne vous rebute pas ?

— Je suis ma cuisinière et ma femme de chambre ; je ne me plais nulle part aussi bien que chez moi.

— Une femme d'intérieur, c'est un des beaux titres d'une épouse et surtout d'une mère.

Est-ce lui qui prononce de telles paroles, il se le demande avant de poser la question :

— Vous vivez seule ?

— Hélas - oui ; j'ai perdu mes parents ; mon frère et ma sœur sont mariés.

— Vous devez être bien seule ; moi, j'ai le bonheur d'avoir encore ma mère.

Ils firent quelques pas, lui l'observant à la dérobée, elle redressant sa maigre et longue taille. Le dialogue continua, bref et hésitant d'un côté, coulant et abondant de l'autre. César était sur des épines et cherchait un faux-fuyant pour rompre l'entretien sans maladresse et sans blessure. Il avait l'impression de recevoir une déclaration de principes de vie conjugale et une confession de sentiments qui ne demandaient qu'à s'épanouir.

— C'est un premier contact, mademoiselle ; nous verrons, après mûre réflexion, quelle suite lui donner, finit-il par placer.

Conclusion qu'il avait arrêtée de sang-froid, d'avance, comme susceptible de laisser les portes ouvertes. Ils se serrèrent la main et s'éloignèrent en sens inverse l'un de l'autre. César était satisfait de sa diplomatie ; il était libre, il ne s'était pas laissé gagner par l'éloquence. La taille imposante rapetissait la sienne et la voix métallique n'éveillait aucune douce pensée. Il lui semblait échapper à une main-mise et il marchait tout guilleret, sifflant le refrain de la « Madelon ».

« Au numéro 2, se dit-il, je serai peut-être plus heureux ». Il choisit pour rendez-vous l'entrée du parc de Mon Repos, parc solitaire à ce moment de l'année et traversé seulement hâtivement par des personnes se rendant à leurs affaires. Un livre à la main devait être le signe de reconnaissance ; mais voulant au besoin éviter un tête à tête inutile, il résolut de passer les mains libres et de voir sans attirer l'attention.

Arrivé volontairement un peu en retard, il vit un délicieux visage de jeune fille défigurée par des yeux bigles ; il ne vit plus que ces yeux louchant affreusement, l'un regardant en haut, l'autre de côté. Il n'eut d'autre hésitation que celle de la compassion et, passant indifférent, il se hâta vers un but indéterminé, cherchant une excuse à sa déloyauté et se promettant de ne pas continuer ses tentatives, de peur de tomber sur une candidate bossue ou boîteuse. Il prit philosophiquement son parti de son insuccès, qui était ignoré de tous ; il ne devint ni misanthrope ni misogyne et laissa au temps et au ciel le soin de mettre sur son chemin et dans ses bras la femme qui lui était destinée. Il s'égayait aux boutades du vieux Camille qui, à propos de femmes, disait entre autres : « Il n'y a qu'à tendre la main pour en avoir une ». Ou bien : « Elles ne sont jamais que la moitié du bonheur.

César le trouva dans l'année, le bonheur, et aussi complet, aussi grand, aussi beau qu'il le désirait. Outre deux Savoyardes, il engagea pour les effeuilles une brUNETTE du Jorat, ancienne élève de Marcelin, une brave Susanne aux yeux noisette, au menton à fossette, aux mains actives et au cœur aimant. Elle chantait comme une fauvette et gagnait la sympathie par sa modestie et sa simplicité. Elle revint aux vendanges, plut à maman Perrottet, qui la garda encore une quinzaine comme aide, et César ne la laissa partir que fiancée.

Et ce farceur de Camille de jeter à César :

— Eh bien, patron, elle est venue, elle a vu, elle a vaincu. C'est une vraie Césarine, et une toute bonne ! Si j'avais eu trente ans de moins !...

A. Gaillard.

L'éternel féminin. — La toute petite fille (d'un air profond et sage). — Maman ! J'ai découvert que notre perroquet est une femelle.

La mère (distante). — Ah ? Il te l'a dit ?
 La toute petite fille. — Non. Mais il est tout le temps à se regarder dans son eau à boire, comme dans une glace.

RECORD ORIGINAL

LE rapide Paris-Lausanne meulait de ses bandages d'acier les rails qui strient les plaines de la Champagne.

Dans ce compartiment de première classe, nous étions quatre grands fumeurs, qui pétunions ferme, pour activer notre digestion, car nous étions allés de concert au wagon-restaurant où un dîner copieux, arrosé de vins délectables, nous avait été servi.

Le sommelier du wagon-restaurant était un brave type qui n'avait jamais été employé dans l'une de ces maisons mobiles, et tout ingénument, il avait cherché, au départ de la capitale, l'entrée de la cave pour y descendre afin d'effectuer son service !

Le gérant, en nous contant cette aventure, se pâmait d'aise, comme bien l'on pense.

Bref, pour passer le temps, j'avais interviewé mon voisin de face, un Yankee au teint rubescent, aux vastes lunettes d'écaillé et à la mâchoire cubique, qui se vantait de parler dix-huit langues et s'exprimait d'ailleurs très correctement en français.

La conversation roulait sur les sports.

— Moi aussi, j'ai battu un record, me confia l'Américain, le record de la distance sur place et de la vitesse immobile...

— Diable ! pensai-je en contemplant mon interlocuteur à la dérobée.

Ce double illogisme ne laissait point que de m'intriguer, et je me demandais si le Corton 1903 n'avait pas un peu obnubilé les facultés intellectuelles de mon compagnon de route.

— Vous m'intriguez, lui dis-je.

Et je le priai de vouloir bien m'exposer plus clairement ce qu'il entendait par cette expression baroque : le record de la distance sur place et de la vitesse immobile.

— Ach ! sourit le citoyen de la libre et sèche Amérique, ça vous étonne ?

— On le serait à moins, avouez-le, mister.

— Je suis l'homme qui a parcouru, à l'allure